

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.  
PARAISSANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 18 Mars 1866.

## ACTES OFFICIELS.

Une Ordonnance Souveraine, en date du 13 de ce mois, nomme M. Félix Gastaldi, Membre de la Commission administrative de l'Hôtel-Dieu de Monaco, en remplacement de M. Philibert Anfonso, démissionnaire.

Une autre Ordonnance de la même date nomme M. Jean-François Melon, Membre de la Commission communale de Monaco, en remplacement de M. Fortuné Florence, décédé.

## NOUVELLES LOCALES.

S. M. la Reine Isabelle vient de conférer à S. A. S. le Prince Albert le grade d'Enseigne de vaisseau dans la Marine Royale d'Espagne.

Albert-Honoré-Charles, Prince héréditaire de Monaco, Duc de Valentinois, Grand d'Espagne de 1<sup>re</sup> Classe, né le 13 Novembre 1848, se trouve dans sa dix-huitième année.

Entraîné, dès sa plus tendre jeunesse, par une vocation irrésistible, ce jeune Prince, qui a terminé récemment de sérieuses études spéciales, entrera bientôt dans la noble carrière maritime, où ses illustres ancêtres ont acquis tant de gloire dans les siècles passés et où il ne manquera pas de suivre leurs exemples.

Le Prince Albert, en ce moment à Lorient, est attendu à Monaco vers les premiers jours du mois d'avril : on annonce qu'après avoir resté quelque temps au milieu de son Auguste Famille, il se rendra à Madrid pour présenter ses hommages à la Reine et se mettre à la disposition du Gouvernement de S. M. C.

Lundi dernier, les personnes se trouvant sur la place de la Visitation ont assisté à un attendrissant spectacle qui honore le caractère des habitants de la Principauté et fait, en même temps, le plus bel éloge du dévouement que les Dames de St-Maur mettent au service de la salle d'asile, des écoles

gratuites et du pensionnat des jeunes demoiselles.

M<sup>me</sup> S<sup>te</sup> Blandine, que des raisons de santé forcent à s'éloigner de la salle d'asile qu'elle dirigeait depuis cinq ans avec le zèle le plus attentif, quittait ce jour-là Monaco.

A la nouvelle de son départ, les mères qui avaient l'habitude de confier à son affectueuse sollicitude leurs petits enfants, dont elle savait si bien façonner le cœur et éveiller l'intelligence, s'étaient pressées aux abords de l'Hôtel-Dieu pour la saluer une fois encore et rendre le plus touchant hommage à ses vertus.

L'excellente religieuse recevait en pleurant ces marques de sympathie.

Le vide qu'elle laisse au milieu de ses chers élèves ne pourra être comblé que par l'arrivée d'une autre sœur S<sup>te</sup> Blandine, ayant, nous l'espérons, les qualités et les mérites de celle que nous regrettons aujourd'hui.

Un éditeur français, M. Hetzel, qui, sous le nom de Stahl, est aussi un écrivain distingué, assistait dimanche au concert du Casino.

M. le Docteur Gillebert-Dhercourt, directeur de l'établissement hydrothérapique de Monaco, a reçu sa commission de membre de la Société météorologique. Les observations constantes et toujours justes de M. Gillebert-Dhercourt sur la température de la Principauté le désignaient depuis longtemps au choix de la Société.

Dans un de nos derniers numéros, nous parlions du grand succès qu'avait obtenu une lecture sur les *Jardins de Monaco* faite à la salle Valentino, à Paris, par M. Emmanuel Gonzalès, président de la Société des gens de lettres. Nous devons à l'obligeance bienveillante de l'auteur le texte de cette lecture, et nous nous empressons de le reproduire. C'est une bonne fortune pour notre journal, car jamais les magnificences de ce pays édenique ne furent plus heureusement décrites.

## MES JARDINS DE MONACO.

### I.

A M. LOUIS DESNOYERS.

Je n'oublierai jamais, mon cher ami, notre première entrevue, car elle fut suivie d'un petit drame littéraire que vous avez toujours ignoré.

Albéric Second, votre collaborateur au *Charivari*, m'avait conduit chez vous, tout armé d'un roman de neuf colonnes.

En effet, vous étiez alors inventeur du roman-feuilleton, cette innovation si monstrueuse aux yeux de M. Chapuys de Monville, et si maltraitée alors par les Revues sérieuses, auxquelles il devait faire connaître toutes les douleurs du désabonnement.

Vous professiez les mêmes principes qu'aujourd'hui :

— Pas de mélodrame, disiez-vous ; pas de fantaisie non plus. Ce qu'il nous faut, c'est du drame, de l'intérêt, de l'observation, de la gaité, du bon sens, l'étude des mœurs, la satire des ridicules.

Vous avez de l'esprit, messieurs, un style élégant et facile ; suivez mon conseil et le public viendra à vous.

Hélas ! ce bon conseil n'avait rien d'agressif ni de menaçant, et néanmoins ma figure dut exprimer un amer désappointement.

A peine sur l'escalier, je dis à Albéric Second d'un air découragé :

— Que diable suis-je venu faire dans ce feuilleton ?

— Pourquoi cette réflexion misanthropique, mon cher ? répliqua Albéric tout surpris. Tu as été admi ablement reçu.

— Admirablement reçu, m'écriai-je avec désespoir, quand on me jette à la figure que j'ai de l'esprit !

— Je ne vois pas trop ce qu'il y a là de contrariant.

— Quand on me dit que j'ai le style facile !

— Eh bien ! après ?

— Quand on me conseille d'être l'observateur jovial des mœurs du jour ?

— Quel mal y a-t-il à cela ?

— Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que je viens de remettre à cet ami de l'esprit français une nouvelle intitulée *Gracioso* ?

— Ce titre n'a rien de désagréable, et si le ramage répond à...

— Mais ce *Gracioso* est un *Quasimodo* ! mais cette nouvelle est une chronique espagnole ! mais cette chronique est plus noire que la scène des cercueils de *Lucrece Borgia* ! mais le bourreau y coupe pas mal de têtes !

— Ah ! ah ! ceci est plus sérieux, dit Albéric assez affligé. Est-ce que tu ne pourrais pas tourner tout cela au comique ? Cela se fait. Au surplus, tu en seras quitte pour écrire une histoire plus rose et plus drolatique à l'usage du *Siècle*.

En attendant, allons déjeuner.

Le surlendemain, grâce à vous, je n'avais plus aucun point de ressemblance avec Calypso ; j'étais consolé, car vous aviez inséré *Gracioso* que, trois mois plus tard, M. Saint-Ernest écartelait à quatre actes de mélodrame, en plein théâtre de l'Ambigu-Comique.

Quand je dis *plein*, c'est pour faire plaisir à M. Saint-Ernest.

Le souvenir de ce petit épisode de ma vie littéraire m'est revenu hier, tandis que je naviguais sur cette Méditerranée, bleue comme de l'indigo et plus riante que les mers de théâtre agitées par des gamins passés à l'état de Neptunes irrités.

Je songeais qu'il me serait impossible d'écrire ici, sous ce ciel enchanté, dans ce pays de contes de fées qui s'appelle Monaco, le moindre roman noir et tragique, comme les *Frères de la Côte*, le *Vengeur du Mari*, la *Belle Novice*, les *Mémoires d'un Ange*, ou la *Pipe turque* ; — et je me suis décidé à vous envoyer tout simplement quelques impressions de voyage qui n'ont rien de mélancolique.

J'avais visité ce délicieux paysage tout enfant, ainsi que l'a raconté M. de Mirecourt dans sa biographie, en exagérant les forfaits diurnes et nocturnes que j'y ai commis, et il était resté daguerréotypé dans ma mémoire.

Je sentais souvent dans mes rêveries le parfum des algues et de la mousse zoophyte des rochers.

Je revoyais ces haies composées de rosiers, de grenadiers et de lauriers roses gigantesques, brodées de leurs fleurs éclatantes, et ces forêts de citronniers, dont la pomme d'or étincelle en toute saison sur la sombre verdure du feuillage.

Hier encore, il me semblait voir Mignon assise, rêveuse, sous ces arbres charmants et regardant la mer.

Je me trompe : la Mignon de Goëthe et de Ary Scheffer ne rêve que parce qu'elle est atteinte de nostalgie, et elle regrette le soleil, en grelottant sous un gris manteau de brouillard.

L'ennui a besoin de brouillard pour prétexte.

On ne s'est jamais pendu à une branche de citronnier ou d'oranger.

Dans ce petit pays, que le spirituel voyageur, M. Valery, a surnommé une orangerie sur un rocher, Mignon chanterait un air de Rossini et serait heureuse.

« Il est des jours où la beauté seule du climat suffit au bonheur, » a dit Stendhal, dans sa vie de Rossini, et il explique à merveille que, pour apprécier complètement la musique italienne, il faut surtout l'entendre en Italie.

Dans cette patrie des nuits embaumées et tièdes, selon un autre critique, le sens nerveux, mollement excité, n'a que faire du *profond* et du *transcendental* : ce qu'il lui faut, c'est une mélodie heureuse, attrayante, qui berce l'âme en de tendres voluptés, et réponde à l'ivresse édenique où le monde extérieur la plonge.

Les Allemands ont mis la musique dans les nuages ; les Italiens la placent sur la terre, en lui donnant pour mission de distraire le pauvre cœur humain de ses ennuis, et de chasser l'humeur noire ou les diables bleus.

N'êtes-vous pas de cet avis, vous, mon cher ami, qui avez rompu tant de plumes en faveur de ce faux paresseux dont l'œuvre est dix fois plus nombreuse que celle du laborieux Meyerbeer ?

Dans ces pays aimés du soleil on rêve peu et on pense encore moins.

Le paysan n'est occupé qu'à regarder les fruits mûrir, et tomber à terre pour lui épargner la peine de les cueillir.

Pourquoi s'en étonner ?

La pensée est une fatigue ou une douleur qui a pour but de raviver en nous l'image d'un Eden fugitif, l'idéal du bonheur ou l'extase de la passion, mais si l'Eden nous entoure, à quoi bon le rêver ?

Ferons-nous comme cet amoureux qui quittait sa maîtresse pour aller lui écrire et songer à elle ?

D'ailleurs, l'homme intelligent, exilé dans une vie matérielle, hors du milieu mobile et actif des luttes de l'esprit, se diminue comme un maître d'armes au repos ; la nature l'enveloppe et l'absorbe aussi rapidement qu'elle couvre les terres en friche de ses végétations luxuriantes et parasites.

Aussi, doit-on vivre un peu beaucoup, à Monaco, à la façon des plantes.

Je comptais imiter Marius à Minturnes et m'asseoir sur les ruines de Monaco, que je croyais tout au moins démolies par ce furieux tremblement de terre qui a lézardé, éventré et noyé dans la mer tant de maisons, le long de ces côtes qu'on appelle la rivière de Gênes.

Eh bien ! la ville est si bien collée à son vieux rocher, que le tremblement de terre en a été pour ses frais et qu'il a dû se rejeter sur Nice, Menton et Vintimille, afin d'obtenir quelque succès.

J'étais attendu par mon excellente cousine Théodrine Rouderon, et je suis condamné à occuper la plus belle chambre de sa maison, dans la grande rue de Monaco.

C'est une de ces maisons spacieuses, à deux étages, qu'un propriétaire heureux parvient quelquefois à louer quatre-vingts francs par an à un anglais millionnaire, inventeur d'un cigare sans précédent, et qui veut faire prendre le change à son *spleen* endémique.

De ma fenêtre, je puis allumer mon cigare au *londrés* de mon ami, le notaire Théophile Bellando, qui fume vis-à-vis, à une fenêtre de son hôtel.

De mon lit à baldaquin, soigneusement enveloppé d'un moustiquaire, destiné à me préserver d'invisibles moustiques, qui ne vivent que sur leur ancienne réputation, — je vois une véritable décoration de grand opéra ; ce décor est égayé par des rochers de rez-de-chaussée, que l'habitude de se laver les pieds dans la mer maintient fort propres et fort blancs ; par des rochers d'entresol, embaumés de thym, et qu'ombragent des cyprès, des palmiers, des azero-liers, des figuiers monstrueux, des bois d'orange : gros comme des marronniers français, — enfin, par des rochers de premier étage, couronnés de forêts d'oliviers.

Quant aux mansardes, elles sont occupées par des nuages qui s'élèvent comme des aigrettes et des panaches de fumée, du creux des montagnes chauves.

Je comprends de plus en plus la chanson de Mignon, sans compter que j'ai sur elle l'avantage d'être propriétaire de trois jardins d'orangers et de citronniers.

Je frémis toutefois en réfléchissant que, dans quelque temps, le chemin de fer de Nice à Gênes filera le long de la grande *Corniche* napoléonienne et déposera peut-être une station à la porte de mes jardins.

Les oranges y gagneront un peu en valeur, mais elles y perdront tout en poésie.

EMMANUEL GONZALÈS.

(à continuer).

On lit dans le *Journal de Nice* :

Les travaux du tunnel aboutissant au passage à niveau qui sera établi sur la route de St-Barthélemy, jusqu'à l'angle de la villa Redron, près la place d'Armes, avancent avec rapidité. Cette partie de la voie ferrée, qui sert de tête à la ligne d'Italie, sera bientôt achevée.

M. Letourneur, directeur des douanes à Nice, vient d'être appelé à remplir les mêmes fonctions à Dunkerque.

Ce fonctionnaire avait su se faire apprécier dans notre ville par son dévouement à ses devoirs et la bienveillance de son caractère ; il laissera, nous n'en doutons pas, de vifs regrets parmi tous ceux qui l'ont connu.

M. Garat, directeur des douanes à Perpignan, est nommé en la même qualité à Nice en remplacement de M. Letourneur.

On lit dans l'*Indépendance Belge* :

M. J. Carles, de Menton, vient d'être honoré du titre de coiffeur, parfumeur et fournisseur de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

On écrit de Cannes :

Jenny Lind, aujourd'hui M<sup>me</sup> Goldschmidt, est depuis quelque temps à Cannes, où elle est allée passer l'hiver. On nous dit que la célèbre cantatrice, cédant à de nombreuses sollicitations, a promis de donner, au profit des pauvres de l'hospice de cette délicieuse résidence hivernale, un concert qui, on l'espère, sera le pendant de celui de la baronne Vigier (Sophie Cruvelli), à Nice. Cette fête musicale, qui ne peut manquer d'attirer beaucoup de monde, aura lieu, dit-on, dans une des salles du Cercle nautique.

C'est le dimanche 18 mars qu'aura lieu au Golfe-Juan la fête commémorative du débarquement de l'Empereur des Français, Napoléon I<sup>er</sup>, en 1815. — Il y aura courses en bateaux, avec le concours du bâtiment de l'Etat le *Croiseur*.

On lit dans le *Phare du Littoral* :

La ville de Cannes a été menacée, à la fin de la semaine dernière, d'une grève de cochers. Pendant un jour, les voitures n'ont pas paru aux stations ; mais, cédant à des sages conseils ou mieux inspirés, les conducteurs ont repris, dès le lendemain, les places qu'ils n'auraient pas dû quitter.

On lit dans le *Sémaphore* :

On a dit souvent — et non sans raison — que la musique est un art civilisateur. Cette proposition étant admise, il incombe à la presse, dont la mission non moins civilisatrice n'est mise en doute par personne, de faire connaître, de mettre le plus possible en lumière les ouvrages composés dans le but de propager, de vulgariser un art aussi précieux.

M. Remondet-Aubin, libraire-éditeur à Aix, a publié dernièrement un *Traité élémentaire de musique*, par M. H. Poncet, maître de chapelle à la métropole, professeur de musique du collège et du petit séminaire et maître de chant à l'école normale.

Ce traité est en ce moment sous nos yeux.

On ne saurait, en vérité, présenter les premiers éléments musicaux avec plus de précision et de netteté en un moins grand nombre de pages. C'est aussi clair que concis. Tout est condensé et pourtant tout est parfaitement expliqué et démontré.

Cet ouvrage se termine par des *Notions sur le plain-chant romain* que nous recommandons particulièrement aux maîtres de chapelle. Ces notions de

musique sacrée ont, en effet, toutes les qualités des notions de musique profane dont nous venons de parler.

Un buste en plâtre exposé dans la devanture du magasin de M. Martorel, rue St-Ferréol, attire vivement depuis quelques jours l'attention des passants. Ce plâtre, un peu plus grand que nature, représente une tête de jeune homme d'une expression énergique et fière, d'une beauté mâle et douce à la fois. Il est signé d'un nom encore inconnu du public, mais que les amateurs ont déjà fixé dans leur mémoire, car ils ont compris que le jeune auteur de cet ouvrage a devant lui un bel avenir. M. Salomon Laugier, en effet, ancien élève de notre Ecole des Beaux-Arts et pensionnaire de la ville de Marseille à Paris, a donné dans ce coup d'essai, aussi heureux que possible, l'idée la plus favorable de son talent. Il possède la science du dessin, le sentiment du beau idéal; il sait donner à ses têtes un air de grandeur et de noblesse, c'est dire, à en juger par ce spécimen de sa manière, qu'il possède quelques-unes des qualités essentielles du statuaire. Nous faisons des vœux pour que les espérances que donne ce début se réalisent, et que M. Salomon Laugier devienne, par ses travaux, le digne héritier de la grande école de sculpture de Marseille, dont le chef fut Pierre Puget, et qu'ont illustrée, sous l'impulsion de ce maître puissant, les Veyrier, les Duparc, les Toro, les Mathias, artistes hors ligne qui, s'ils vivaient de nos jours, occuperaient les premières places dans notre monde artistique.

Le bateau à vapeur de l'Etat, le *Dix-Décembre*, affecté au service des lignes télégraphiques, est arrivé depuis plusieurs jours dans notre bassin. Ce paquebot vient à Marseille porter le câble télégraphique destiné à relier le Château-d'If et le Frioul à notre port.

#### COURRIER DE PARIS.

Le chroniqueur ordinaire du *Journal de Monaco* est allé comme d'habitude à la chasse aux nouvelles, mais ce gibier est rare et ses chasseurs sont nombreux; en un mot, M. Émile Montady m'écrit qu'il est rentré bredouille; et le journal allait paraître sans son *courrier de Paris*, lorsque, sur le chemin du Casino, j'ai trouvé une lettre décachetée, froissée, foulée, une vieille lettre. Je l'ai lue et elle m'a paru curieuse, et je la publie en guise de chronique. Je supprime seulement les noms.

Est-ce une gageure, une plaisanterie? Eh! non, sous une forme légère, votre épître parle sérieusement, mais je ne puis en croire la dernière ligne. Ainsi, sans daigner en aucune façon me préparer à cette surprise, sans nulle précaution oratoire, à brûle-pourpoint, *ex abrupto*, vous me demandez un sujet de roman. M. de Rostschild m'empruntant de l'argent ne m'étonnerait pas davantage. Je relis votre ébouriffante lettre et je m'associe pleinement à vos spirituelles lamentations, capables d'attrister Démocrite autant que d'égayer Jérémie. Avec quelle verve à la fois comique et triste vous vous apitoyez sur le sort des pauvres auteurs! A mon avis, vous définissez, on ne peut mieux, l'état actuel des gens de lettres, en disant qu'on ne sait plus si leur profession est un art ou un métier. Entendons-nous bien: il ne s'agit ici que de vous tous, poètes ou romanciers, car pour nous, chroniqueurs, nouvellistes, échetiers, nous savons depuis longtemps à quoi nous en tenir: ouvriers en lignes, nous travaillons à la semaine ou au mois;

nous sommes employés de journal où l'on nous loge au rez-de-chaussée comme des portiers; comme eux aussi, nous ne sommes bons qu'à rapporter les comérages du monde et, chaque fois qu'un talent nouveau brigue l'entrée du palais resplendissant de la gloire et frappe à la porte avec un chef-d'œuvre, c'est encore, c'est toujours nous, les chroniqueurs, qui tirons le cordon. Il ne s'agit donc pas de nous mais de vous.

Autrefois, à part quelques rares exceptions, un écrivain pâlisait, sa vie durant, sur un livre, et cette œuvre suffisait à sa gloire, rarement à sa fortune, mais alors les poètes allaient crottés ou vivaient, heureux et serviles, sous le toit d'un grand seigneur ignorant et vaniteux. Gardons-nous de trop regretter ce bon vieux temps où, lorsqu'une fortune héréditaire ne protégeait pas l'indépendance des lettrés, le parasitisme abaissait leur caractère, à mesure que leur génie s'élevait. Aujourd'hui du moins, les écrivains ont conquis leur indépendance; ils gagnent leur vie, à la condition, il est vrai, d'entasser volume sur volume. Le seul grand seigneur dont ils implorent la protection s'appelle le public; mais ce grand seigneur, plus généreux que ceux de l'ancien régime, n'exige pas un tribut de flatteries, en échange d'une faveur qu'il n'accorde qu'au talent.

C'est un grand progrès; mais désormais un livre unique ne saurait suffire à la réputation, encore moins à la fortune d'un auteur. Aujourd'hui la littérature est un art d'autant plus difficile que l'instruction est plus généralement répandue. Tout le monde sait écrire ou à-peu-près; beaucoup savent penser. Les procédés littéraires des plus illustres d'entre vous, d'abord étudiés, analysés, puis imités par bon nombre de lecteurs oisifs et réfléchis, se trouvent aujourd'hui mis à la portée du vulgaire. Tout clerc de notaire un peu intelligent improvise sans trop de peine un pastiche d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de Lamartine; je dis pastiche, vous m'entendez bien! Vous demandez du Balzac, voici; désirez-vous du George Sand, voilà; préférez-vous du Gautier, vous êtes servi! D'où il suit que l'écrivain de profession doit, pour se mettre en vue, savoir se grandir au-dessus de ce niveau d'intelligences, océan de médiocrités, tendant toujours à s'élever, pareil aux flots d'un déluge qui, autour des plus hauts sommets, grondent et se gonflent, montant, montant toujours.

Sans parler ici des grands génies, aigles isolés dont le vol plane à des hauteurs inaccessibles à l'aile des perroquets de la littérature, à l'écrivain qui veut dominer seulement de la tête la tourbe des talents vulgaires, il ne suffit pas de se créer une manière originale; il doit encore travailler sans relâche et produire sans cesse. Que son cerveau devienne une fabrique d'idées et sa pensée une machine à vapeur! pardonnez-moi cette analogie inévitable en ce siècle d'usines. Hélas! il faut bien l'avouer, en industrie comme en littérature, la quantité prime trop souvent la qualité des productions et des produits. Le règne des faiseurs est venu; mais proclamons-le bien haut, à la gloire des lettres, une respectable minorité de dignes écrivains, et vous êtes de ceux-là, observent un profond respect de leur art et ne s'inquiètent pas s'ils perdent en argent ce qu'ils gagnent en estime. Leur bonne renommée leur est une précieuse compensation à leur mode de fortune.

Cependant la foule est inconstante dans ses admirations; de nouveaux noms émergent de l'obscurité; n'allez pas vous laisser oublier: il faut produire, produire quand même. Vous avez publié vingt volumes; qu'est-ce que cela! réputation oblige.

Que votre imagination soit tarie comme une source où l'on aurait puisé sans trêve durant de longues années; que l'observation ait usé sa lorgnette à votre service, que nous importe! la terre, cette infatigable travailleuse, cette créatrice inépuisable, peut rester quelque temps en jachère et attendre dans un repos fécond une fertilité nouvelle; mais l'homme! Que la matière se repose, soit! mais que l'esprit n'ait pas de cesse! la nature n'est pas en progrès comme la société; les blés ne poussent pas encore instantanément, mûs par une machine à vapeur; comme aux premiers âges du monde, ils mûrissent lentement.

Travaillez, travaillez donc, fouillez votre pensée; sondez les replis de votre cœur; pressurez votre cerveau comme une éponge avare, et que l'idée en jaillisse! mais me prier de vous indiquer le sujet de votre prochain livre, y songez-vous? c'est demander un lingot à un homme qui, depuis longtemps, a fondu le mince trésor de sa pauvre imagination en une petite monnaie gaspillée à droite et à gauche dans toutes les feuilles volantes qui prennent leur essor vers l'oubli. Mes articles sont loin d'être les plus belles choses de ce monde dont parle Malherbe et pourtant, comme ces belles choses-là, ils ont le pire destin et vivent à peine ce que vivent les roses.

Je supprime le reste qui importe peu, mais n'est-ce pas que cette lettre vous intéressera au moins autant que le récit des petits scandales de la semaine.

Que ne rencontré-je plus souvent de telles épaves! ce sont de bonnes fortunes pour un journaliste, en ce temps de carême où, trop souvent, la marée des nouvelles manquant, les Vatel de la chronique en seraient réduits à se passer leur plume au travers du corps, s'ils n'étaient arrêtés par la crainte de fournir de la copie aux confrères.

HYACINTHE GISCARD

#### COURRIER D'ITALIE.

La *Gazette de Florence* dit que le gouvernement italien croit praticable le colossal travail du passage du chemin de fer par le Saint-Gothard, moyennant les sommes ci-après: 29,000,000 du remboursement que la France fera à l'Italie pour le percement du mont Cenis; 10,000,000 de subsides de la Société des chemins de fer lombards; 16,000,000 donnés par les provinces italiennes intéressées; 15,000,000 de subsides de la Suisse; 20,000,000 de subsides de l'Allemagne. Total 90,000,000.

Le prince Napoléon est à Florence; il revient de l'île d'Elbe où il a fait une rapide excursion, il est logé au palais Pitti, et on continue à croire que son voyage se rattache à une mission d'une grande importance et que, dès qu'elle sera terminée, il rentrera à Paris par la voie de mer. Son yacht l'attend dans le port de Livourne.

A. de Caston, le fameux prestidigitateur-mathématicien, qui a émerveillé toute l'Europe par sa dextérité et son implacable mémoire, est à Florence en ce moment.

Le roi d'Italie, à qui il a présenté ses derniers livres, lui a fait remettre par son officier d'ordonnance, le comte de Castiglione, en témoignage de sa satisfaction, une épingle en brillants, au chiffre royal, et accompagnée d'une lettre très flatteuse et très bienveillante.

Les lettres de Rome donnent comme positive la création de la banque des états par M. Mirès, au capital de 600 millions; on assure que c'est ce projet de création qui a fait échouer toutes les négociations pour la réalisation de l'emprunt pontifical. On croit néanmoins savoir que tous les concurrents sont en présence, et on prétend qu'ils réunissent leurs efforts pour faire échouer le projet de M. Mirès; celui-ci, vous ne l'ignorez pas, est en grande faveur à Rome, et il ne faudra rien moins que les offres les plus séduisantes pour faire refuser les siennes.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVÈMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 10 au 16 Mars 1866.

CETTE. b. Pont long, italien, c. Achero, vin  
 ID. b. St-Dominique, français, c. Carensio, id.  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, m. d.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 ID. b. Miséricorde, id. c. Bellomo, id.  
 ID. b. Empyrée, id. c. Pegazzano, id.  
 ID. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, sur lest  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 CANNES. b. Rose Emilie, id. c. Dozol, sable  
 CETTE. brick St-Michel, id. c. Putzi, vin  
 ID. id. la Caroline, id. c. Vincent, id.  
 MARSEILLE. b. Belle brise, id. c. Verrando, m. d.  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 ID. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, sur lest  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. Léontine, id. c. Boglio, chaux  
 MARSEILLE. b. Joseph et Marie, id. c. Laurent Fornari, d.  
 ID. b. N-D. du Bon Conseil, id. c. Louis Fornari, m. d.  
 SANREMO. b. St-Laurent, italien, c. Gazzolo, briques  
 NICE. brick le Diligent, français, c. Ricci, m. d.  
 ID. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 ANTIBES. b. Volonté de Dieu, id. c. Garbe, bois à brûler  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, sur lest  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. Léontine, id. c. Boglio, chaux  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, m. d.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.

Départs du 19 au 16 Mars 1866.

ARMA. b. Pont long, italien, c. Achero, vin  
 VINTIMILLE. b. Miséricorde, id. c. Marcenaro sur lest  
 ID. b. Vintimille, id. c. Pisan, m. d.  
 MENTON. brick, Elvire, français, c. Palmaro, sur lest  
 MARSEILLE. b. Volonté de Dieu, id. c. Palmato, id.  
 MENTON. b. Conception, id. c. Dalais, m. d.  
 STE-MAXIME. b. Eugénie, id. c. Simon, id.  
 MENTON. b. l'Océan, id. c. Viold, bois de construction  
 ID. b. St-Dominique, id. c. Carensio, m. d.  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, sur lest  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 VINTIMILLE. b. St-Joseph, italien, c. Viale, m. d.  
 NICE. b. Miséricorde, français, c. Bellomo, sur lest  
 MENTON. b. Deux Paulines, id. c. Gimbert, m. d.  
 ID. b. Mont de piété, id. c. Ballestra, id.  
 ID. b. Sylphide, id. c. Corras, id.  
 NICE. b. Empyrée, id. c. Pegazzano, sur lest  
 ID. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 MENTON. b. Conception, id. c. Carensio, m. d.  
 CANNES. b. Rose Emilie, id. c. Dozol, sur lest  
 MENTON. brick St-Michel, id. c. Putzi, vin  
 ID. b. Belle brise, id. c. Verrando, m. d.  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, sur lest

NICE. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, sur lest  
 ID. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. Léontine, id. c. Boglio, sur lest  
 MENTON. b. Joseph et Marie, id. c. Laurent Fornari, d.  
 ID. b. N-D du Bon Conseil, id. c. Louis Fornari, m. d.  
 SAN-REMO. b. St-Laurent, italien, c. Gazzolo, sur lest  
 NICE. b. v. Palmaria, français, c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 ANTIBES. b. Volonté de Dieu, id. c. Garbe, id.  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. Léontine, id. c. Boglio, id.  
 NICE. b. v. Palmaria, id. c. Imbert, id.  
 ID. b. v. Courrier Corse, id. c. Ricci, id.

Bulletin Météorologique de Monaco du 11 au 17 mars 1866.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au point et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
11 février	762 8	6 1	13 9	12 2	34	nuag. 1
12 —	763 3	6 3	14 6	12 4	52	serain
13 —	754 2	6 3	14 7	12 5	67	nuag. 1
14 —	741 8	5 1	15 3	11 5	41	serain
15 Mars	748 4	5 1	14 7	12 7	41	nuag. 1
16 —	754 8	7 3	13 3	11 3	75	couvert
17 —	750 8	9 3	15 3	13 5	86	nuag. 2

Casino de Monaco.

Dimanche 18 mars 1866

CONCERT

à 2 h. de l'après-midi et à 8 h. du soir

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

PROGRAMME DU SOIR.

SOLISTES :

MM. DELPECH, Cornet-à-pistons,  
 OUDSHOORN, Violoncelliste.

PREMIÈRE PARTIE.

Ballet de la Favorite (fragment) DONIZETTI.  
 Ouverture de l'Etoile du Nord MEYERBEER.  
 Viener cronick, valse STRAUSS de Vienne.  
 Grand air du Prophète (5<sup>e</sup> acte), exécuté  
 par M. Delpech MEYERBEER.

DEUXIÈME PARTIE.

Marche turque, de Mozart P. PASCAL.  
 Grande Fantaisie sur des motifs du  
 Barbier de Séville, de Rossini, exé-  
 cutée par M. Oudshoorn SERVAIS.  
 Adagio de la Sonate pathétique  
 Hollen-galop FAUST.

AVIS IMPORTANT.

Service des Bateaux à Vapeur entre Nice & Monaco.

Depuis le 25 Février, il y a un départ sup-  
 plémentaire entre Nice et Monaco. Les heures sont  
 fixées ainsi qu'il suit :

Départs de Nice : { 1<sup>er</sup> départ à 1 h. du m., Palmaria.  
 2<sup>me</sup> — 1 h. soir, Courrier Corse  
 3<sup>me</sup> — 4 h. 30 id.  
 Départs de Monaco { 1<sup>er</sup> départ, midi 30, Palmaria.  
 2<sup>me</sup> — 2 h. 30, Courrier Corse  
 3<sup>me</sup> — 4 h. 30 id.

PRIX DE LA TRAVERSÉE :

Sur la PALMARIA . . . . . Fr. 2 „  
 COURRIER CORSE, 1<sup>re</sup> classe „ 2 50  
 — 2<sup>me</sup> „ „ 1 50

OMNIBUS ENTRE NICE ET MONACO.

Départ tous les jours. { De Nice, à 10 h. du m.  
 De Monaco, à 8 h. du m.  
 Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais

OMNIBUS ENTRE MONACO ET MENTON

Deux Départs par jour :  
 de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.  
 de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.  
 Prix des places : 2 fr. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue des Spélugues,  
 près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte  
 et pension.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1865-66.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE, à l'eau  
 de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT  
 DHERCOURT.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION.  
 BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Mari-  
 times, est complètement abritée contre les vents du Nord ; sa tempé-  
 rature, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois  
 de juin et de juillet; aucune épidémie n'y a jamais pénétré.

Le CASINO, qui s'élève aux Spélugues, en face de la mer, offre à  
 ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements  
 des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBOURG. — NOUVEL-  
 LES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET  
 DE LECTURE. CONCERT l'après-midi et le soir. ORCHESTRE  
 d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT,  
 et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel,  
 l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la  
 Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX  
 APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON  
 de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. —  
 Cuisine Française.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS,  
 des MAISONS PARTICULIÈRES, et des VILLAS, où les familles  
 étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION  
 TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe BATEAU A VAPEUR, le CHARLES III,  
 récemment construit dans les chantiers de M. ARMAN à Bordeaux,  
 fera cette année le service des voyageurs entre NICE et MONACO,  
 plusieurs fois par jour et en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Mé-  
 diterranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MAR-  
 SEILLE en six heures.